

La psychologie empêtrée dans l'Université du 20^e siècle

Pour situer le texte: ce texte reproduit des extraits du livre La formation en psychologie. Filiation bâtarde, transmission troublée, édité aux Presses Universitaires de Lyon ①. On peut se procurer ce livre à l'adresse http://presses.univ-lyon2.fr/produit.php?id_produit=9

La « scientificité » étant devenue le seul critère d'accès à la dignité d'un savoir académique, le sens du mot doit être élargi indéfiniment pour permettre à tout ce qui s'enseigne à l'Université d'y accéder. Ainsi ont proliféré de nombreuses « sciences grises » dont il n'existe aucun critère commun décidable de scientificité.

Parmi elles, la psychologie occupe une place à part qui en fait l'enfant honteux de l'Université. Assemblage hétéroclite de discours autonomes, elle ne doit son unité qu'à la requête sociale qui la fait exister. Mais ce qui est attendu d'elle est la possession d'un Savoir mythique recouvrant d'un manteau de Noé l'impensable de la mésinscription : une requête impossible à satisfaire rationnellement. D'où une contradiction congénitale, qui culmine dans la sous-discipline nommée « psychologie clinique ».

Mots-clés: psychologie, scientificité, sciences grises, stratégies lexicales, sciences dures, sciences grises, endiguement de la subjectivité, augures, bricolage, contradiction contenue, théorie du chaos, singularités locales, savoirs et Savoir, pratiques phylactiques, enfant symptôme, position identitaire, psychologie clinique et psychanalyse,

N .B. : dans l'ensemble des textes mis en ligne

1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur.

2. Les notes de bas de page font partie du texte original ou contiennent des indications bibliographiques.. Les lettres minuscules en exposant renvoient aux commentaires en marge ou en encart, qui sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.

3. Les n^{os} de référence (①, ②, ③, etc.) renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte. Il se peut que certaines de ces références ne soient pas encore en ligne. Vous pouvez vous inscrire pour être tenus informés à mesure des mises en ligne.

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

I. Des littéraires déguisés en scientifiques

A. *une zone grise aux marges de la scientificité*

La conversion de la vénérable Université à un modèle adapté aux sociétés modernes qui n'a guère posé de problème aux disciplines issues des anciennes facultés des Sciences. Bien au contraire : elles qui avaient été à l'origine en position fort modeste face aux héritières des facultés médiévales, et qui avaient dû lentement, patiemment, conquérir au fil du XX^e siècle une parité bien méritée, en reçoivent une position plus que dominante — écrasante. *A contrario*, cette conversion a induit, pour les rejetons des anciennes facultés des Lettres, des contradictions non négligeables, dont il n'est pas sans intérêt pour nous de regarder comment ils s'en arrangent : car cela nous éclairera sur les raisons pour lesquelles la psychologie ne parvient pas, elle, à s'en arranger.

Si l'allégeance obligatoire aux modèles de la scientificité ne s'était traduite que par des glissements linguistiques, l'affaire serait, au mieux, sans importance, et, au pire, prêterait seulement à sourire. Que le mot " scientifique " s'y soit en quelques années, trouvé accommodé à toutes les sauces contraindrait seulement (il y en a quelques traces dans cet ouvrage même) à un de ces élargissements sémantiques qui sont après tout la vie même de la langue : il y suffit de décréter qu'est scientifique tout savoir méritant la considération de la communauté savante. Que fleurissent de même d'étranges " laboratoires " confinés dans des bureaux de quelques mètres carrés, que rien ne distingue à l'œil d'un modeste cabinet de travail, qu'importe ? Il suffit après tout qu'on y travaille, en accord là aussi avec la plus incontestable étymologie. Ainsi, pour ce qui nous est proche, avons nous des " laboratoires de psychologie clinique " ou de " sciences de l'éducation " où Alfred Binet aurait bien du mal à retrouver ses beaux instruments de cuivre...

Mais ces stratégies lexicales ne parviennent pas à masquer, sauf exceptions très localisées, (notamment dans les sciences du langage, ou certaines sciences historiques ou préhistoriques), la fracture culturelle qui sépare toujours, et peut-être plus que jamais, ces disciplines, de la scientificité telle que la conçoit la communauté scientifique elle-même.

Entendons-nous : depuis que les sociétés modernes ont fixé le mot " science " dans l'acception qui prévaut aujourd'hui, tout en l'instituant en position nodale dans l'appareil des repérages symboliques, les tentatives pour définir doctement des " critères de la scientificité " n'ont pas manqué, tandis que les sciences, prouvant incessamment le mouvement en marchant, n'ont cessé de les déjouer, de les déborder, de les contourner. Il y a belle lurette que l'épistémologie a renoncé à être gardienne d'une orthodoxie, se contentant d'analyser dans l'après-coup comment travaille le procès de scientificité, et, plus récemment, comment il s'inscrit dans son contexte historique et sociologique. L'intelligence n'était rien d'autre pour Binet que ce que mesurait son test, et de même la scientificité n'est rien d'autre que ce qui satisfait aux exigences de la communauté scientifique et permet d'y emporter la

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

conviction et la considération. Elle est le signifiant clé d'une " culture scientifique ", qui, comme toute culture, est le lieu d'un processus permanent d'unification et de mise en cohérence, en permanence contredit par des mutations, des ruptures, des confrontations et des crises.

C'est précisément dans ce registre que la conversion générale de l'université aux normes de scientificité fait difficulté. Les études ne manquent pas pour analyser comment fonctionne chaque champ disciplinaire, ni même comment ils s'articulent entre eux aux frontières. Moins clair est le processus de circulation généralisée qui établit de la reconnaissance réciproque entre l'ensemble des disciplines scientifiques et dont émerge la culture de la communauté scientifique dans son ensemble. Il y a toutefois quelques lucarnes d'où on peut en avoir un aperçu.

Si les universitaires littéraires, par exemple, avaient la curiosité de lire parfois les revues qu'on pourrait appeler de " vulgarisation scientifique supérieure ", telles que *la Recherche* ou *Pour la Science*, qui constituent, par delà les particularismes disciplinaires, un lien culturel de première importance pour cette communauté scientifique globale, cette fracture leur apparaîtrait avec un éclat sans doute douloureux. Les critères de la " distinction " ayant changé de camp, ils y trouveraient à chaque détour de phrase, si leur écrasante absence du sommaire ne les en avait pas d'entrée de jeu convaincus, la preuve implicite qu'un littéraire endimanché n'est pas encore un scientifique. Et le fait que, précisément, ils ne les lisent pas, est en soi vérification du même état de choses.

Même si la réalité du travail de production collective de la science est, vue de près, beaucoup moins sublimé que ne le suggèrent ses représentations idéalisées, il n'en reste pas moins structuré par un petit nombre de normes consensuelles. L'accès à la modélisation mathématique, voie royale incontestée vers le label de scientificité, n'en demeure qu'une condition facultative dont sont affranchies nombre de sciences indiscutées. Intangible en revanche paraît jusqu'à nouvel ordre la triple norme de reproductibilité des expériences indépendamment des contingences liées à l'expérimentateur, de capacité à produire collectivement des résultats universellement valides, et de cumulativité de ceux-ci. S'ensuivent des procédures qui se sont peu à peu standardisées au fil du temps : examen exhaustif et discussion raisonnée de la bibliographie, règles inattaquables de description des faits et d'inférence des faits aux énoncés, vérification de l'univocité des concepts, procédures collectives de construction d'un consensus généralisé. Certes toute science en train de se faire est un chantier foisonnant de tentatives et de controverses, parfois fort vives, mais qui sont comme le front de taille d'une mine s'appuyant sur le réseau bien étayé d'un corpus théorique stabilisé et jusqu'à preuve du contraire universellement admis. Cette triple norme fonctionne comme un attracteur qui ordonne et sédimente le foisonnement chaotique (au sens propre du terme) des productions scientifiques.

Toute discipline admise dans l'enceinte de la citadelle académique, mais échouant à y satisfaire est implicitement refoulée, sinon hors les murs, du moins dans les douves du château, dans une sorte de " zone grise " où sa revendication de scientificité n'est pas publiquement niée, mais est, au mieux objet d'un silence embarrassé, et au

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

pire brocardée en privé : ce qui n'empêche pas le cas échéant les membres de la communauté scientifique d'éprouver à son égard, parce que pour être scientifique on n'en est pas moins homme, de l'attrait et de l'estime, voire de l'admiration et de l'envie, mesurées à d'autres aunes que la scientificité.

L'expression consacrée de “ sciences dures ” exprime bien cette frontière honteuse : moins en elle-même que par son absence d'antonyme. Car enfin, s'il en est de dures, que sont les autres ? sont-elles tendres ? douces ? molles ? cassantes ? sensibles ? débonnaire ? On voit bien qu'elles sont surtout, en tant que sciences, proprement innommables. Nous les appellerons “ sciences grises ”.

B. Les avatars du rapport scientificité/Savoir augural ^③

1. le degré réduit de la scientificité

A l'intérieur de cette zone grise, à l'abri derrière cette frontière implicite qui les protège autant qu'elle les exclut, les disciplines concernées s'organisent des modèles de scientificité à usage interne, dont elles se satisfont en fin de compte assez bien dès lors qu'ils remplissent leur fonction essentielle : garantir aux moindres frais leur maintien dans la caste augurale. Ces modèles sont éminemment variables, plus ou moins proches du modèle scientifique proprement dit, selon ce que permet la matière.

a. endiguer la subjectivité

Au plus près, on trouve d'abord bien sûr d'abord les sciences sociales : la sociologie, l'anthropologie, l'histoire... Mais elles ne sont pas si éloignées, quant à leur façon de traiter avec cette épine irritante de la scientificité présumée, des disciplines proprement littéraires qui, à l'autre extrémité, s'organisent autour d'une pratique du commentaire interprétatif généralisé. Les unes comme les autres, et avec elles tous les intermédiaires, fort éloignées de pouvoir répondre à la triple norme qu'on vient d'évoquer, y ont substitué ce qu'on pourrait appeler des procédures consensuelles d'endiguement de la subjectivité. C'est seulement sur la nature, le dosage et la hiérarchie de ces procédures qu'elles diffèrent. Les règles du débat ne sont pas ce qui permet leur constitution en science : elles en sont la constitution elle-même.

À vrai dire, ces procédures ne sont pas des nouveautés. Elles ont été secrétées depuis fort longtemps, bien avant qu'il y soit question de scientificité, autour du modèle de l'érudition. Ce modèle — mais je ne suis pas assez érudit pour savoir s'il y a là filiation ou simple parallélisme — est très proche du modèle rabbinique, qui me semble s'être perpétué jusqu'à nos jours avec beaucoup plus de bonheur que la *disputatio* scolastique. Le maître y engage sa propre parole et le risque de sa propre pensée après une étude aussi exhaustive que possible de ceux qui l'ont précédé, dégageant les convergences, mais tout autant les contradictions.

La présomption de scientificité et les effets sociaux considérables qui s'y attachent se son dès lors étayées sur un double glissement, métonymique et métaphorique. Métonymique en ce qu'il n'est guère de discipline répu-

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

tée savante qui n'enkyste ce qu'on pourrait appeler des “ noyaux de scientificité locale ” : à savoir des sous-ensembles limités, mais cohérents, qui satisfont aux normes consensuelles de scientificité évoquées plus haut. (il s'agit le plus souvent, mais pas nécessairement, des procédures et de l'appareil conceptuel présidant à l'établissement du corpus de données sur lequel s'appuie ensuite le discours interprétatif). Les vertus scientifiques d'une partie du discours sont alors magiquement étendues à l'ensemble.

Et métaphorique en ce qu'un certain nombre de traits formels sont communs entre la rhétorique de l'érudition et celle des “ sciences dures ” : même exhaustivité dans le recensement bibliographique, même exhaustivité dans le recensement des faits, même place donnée à la discussion des thèses antérieures. Cette proximité formelle masque aisément la profonde disparité épistémologique qu'elle recouvre. Il ne s'agit pas en effet de baliser le socle de consensus accumulé et les zones d'incertitude qui y subsistent aux fins d'entreprendre de réduire celles-ci. Il s'agit de créer une construction originale en ayant préventivement laissé toute sa place à la contradiction possible. Comme dans les enceintes judiciaires ou politiques, le chercheur met en scène le débat contradictoire. La comparaison n'est pas fortuite, car il y a bien entre ces trois espaces une racine commune : ce qu'on pourrait nommer l'usage démocratique de la contradiction. C'est-à-dire une gestion non guerrière de celle-ci. Au juge, à l'électeur, ou au lecteur, d'apprécier.

b. Le modèle des “ sciences de champs de pratique ”

Dans ce contexte, un sort particulier doit être réservé à ces disciplines dont l'intitulé commence par “ sciences ” (au pluriel) : sciences de l'éducation, sciences politiques, sciences de l'information et de la communication... Celles-là ont trouvé leur unité de se reconnaître comme un champ hétérogène de discours savants divers, mais référé à un champ bien balisé de pratique sociale, autour duquel elles se fédèrent pour en constituer ce que j'ai appelé plus haut le “ discours d'appui ”. Ce type d'inscription dans le champ académique est fort ancien : la première chaire de sciences de l'éducation est légèrement antérieure à la première chaire de psychologie, et les Instituts des Sciences Politiques, héritiers de l'ancienne École Libre des Sciences Politiques, s'inscrivent également dans une lignée vénérable.

Ainsi donc cette même communauté universitaire qu'on pourrait croire entièrement structurée par les ramifications de l'arbre du savoir, accepte sans rechigner en son sein des espaces pluralistes où se mettent en “ réciprocity de perspective ”, pour emprunter à Georges Gurvitch l'une de ses expressions préférées, de multiples discours d'appui à un champ de pratique. Voilà qui nous ramène directement à notre objet, après ce détour par l'examen de son contexte. Car enfin, c'est pratiquement dans les mêmes termes que s'est constitué historiquement le rapport la psychologie avec les pratiques .

2. La fonction nodale des sciences grises

a. Pourquoi une scientificité à deux vitesses ?

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

Pour éclairer toutefois la position particulière de la psychologie, il faut encore essayer de répondre à une question troublante sur ces “ sciences de champs de pratique ”, et sur les “ sciences grises ” en général : pourquoi ce consensus général qui les maintient dans le Saint des saints de la scientificité — les universités et, en France, le CNRS ? Quelle est la fonction sociale de cette scientificité à deux vitesses ?

On ne peut répondre à cette question si l'on présume que la scientificité est une fin en soi. Même si elle se constitue comme finalité autonome au sein des espaces sociaux qui lui sont dédiés, ce n'est pas elle qui constitue et “ fait tenir ” durablement ces espaces sociaux eux-mêmes dans le tissu inextricable d'interactions qu'est une société globale.

Il paraît difficile de contester que ces espaces qui se sont progressivement fédérés au cours du XX^e siècle sous l'invocation de la “ recherche ” sont essentiellement soutenus par leur apport global à l'innovation technique, qui est elle-même l'un des gisements principaux de ces gains de productivité ininterrompus qui fondent le mode de production industriel. Mais cela ne suffit pas à expliquer qu'ils conservent sans hésitation des secteurs entiers dont le moins qu'on puisse dire est que leur contribution directe ou indirecte à l'innovation technique est faible, alors qu'ils n'ont même pas la vertu de contribuer à célébrer les normes fondatrices qui ont garanti efficacement, et sans interruption depuis plus de deux siècles, cette contribution de la scientificité au développement économique.

b. Les deux requêtes sociales adressées à la science

Cela suffit à établir que les vertus indirectement productives de la science ne sont pas seules à fonder l'existence des appareils sociaux produisant la science. Non moins puissante est la valeur symbolique qui s'est greffée et étayée (au sens freudien du terme) sur elles, du fait même de son rôle essentiel dans le mode de production industriel. Car la Science est pour les sociétés industrielles constituée en figure du Savoir sacralisé, au même titre que le savoir religieux avant la Renaissance, ou le rationalisme humaniste pour les sociétés bourgeoises artisanales. La langue savante, remplaçant le latin, s'est en parallèle constituée en langue ésotérique. Et l'université est au cœur du dispositif social qui remplit à l'égard de ce Savoir mythique la fonction de “ tabernacle ”.

On peut même se demander si dans la concurrence entre les universités et les organismes de recherche pure, les universitaires, bien qu'handicapés par la fonction d'enseignement de masse, n'ont pas en contrepartie bénéficié d'un avantage décisif : celui de pouvoir s'appuyer sur la vénérabilité d'une institution ayant traversé les siècles. Certes, elle a au passage changé plusieurs fois de nature, mais c'est le cas de toutes les institutions dont la durée de vie excède celle des modèles de société, et cela ne les a jamais empêchées d'être utilisées comme emblèmes mythiques de la pérennité. Et de son histoire se dégage au moins une constante : sans en avoir véritablement le monopole, elle a toujours été lieu de reproduction de castes augurales, depuis le théologien jusqu'au professeur et au médecin, et aujourd'hui au chercheur. Elle y gagne de pouvoir incarner simultanément l'éternité de la fonction au-

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

gurale et la modernité de la science : ce qui résoud élégamment le paradoxe d'une société qui se représente elle-même comme historique, sans pouvoir faire l'économie de s'accrocher à un Savoir mythifié comme absolu.

L'appareil de production de science doit donc s'organiser pour répondre simultanément aux deux requêtes sociales empilées qui le fondent. Il n'y a là rien de très original : l'enseignement aussi doit à la fois satisfaire aux exigences de l'apprentissage technique et à celles de la reproduction sociale. De même, la médecine doit à la fois assurer sa fonction de service par rapport à la demande de santé, et sa fonction de régulation sociale via l'extension métaphorique de la santé comme norme sociale.

C'est en fait une triple fonction que l'appareil universitaire doit assurer, puisque sa fonction augurale se double : garantie magique du Savoir de référence, et production de discours d'appui à l'usage des pratiques sociales de premier niveau. Cette dernière fonction consiste à servir de chambre d'écho, et d'instance organisatrice, aux éléments de symbolisation disparates, informes, contradictoires, secrétés en permanence dans les champs de pratique sociale pour tenter de mettre en accord l'appareil mythique dont ils sont porteurs et les faits qui le mettent à l'épreuve. De même que c'est là où la production symbolique spontanée échoue à reconstituer la trame de sens mise à mal que se constituent les castes cléricales, c'est là où échoue la production symbolique des castes cléricales que se constituent les castes augurales. Les secondes sont en quelque sorte aux premières ce que les sociétés de réassurance sont aux sociétés d'assurance. Elles justifient leur existence lorsque, de l'intense circulation de signifiants dont elles sont le support parviennent à émerger des ensembles cohérents capables à la fois de restaurer suffisamment la trame symbolique, et d'attester leur congruence aux organisateurs majeurs de cette trame dans la société globale (le sacré au moyen âge, la moralité et la raison à l'âge classique, la santé et la scientificité aujourd'hui).

c. Mettre en scène la contradiction contenue

Elles doivent pour cela contourner un double écueil :

D'une part, dans des sociétés complexes traversées de contradictions majeures, notamment pendant les phases de crise, ces discours d'appui ne parviennent qu'exceptionnellement à constituer un corpus unifié. À défaut se met en scène un espace de controverse généralisée entre " courants " ou " écoles " entre lesquels les praticiens de base (et les acteurs sociaux en général) ont tout loisir de choisir selon ce qui les arrange, et qu'ils peuvent surtout accommoder en compromis éclectiques. La fonction de la caste augurale est alors, à défaut de fournir un repérage cohérent, de garantir un système de *contradiction contenue*, et par là d'exorciser le pouvoir au sens propre du terme *affolant* de la contradiction. Ce qui fait contention est un modèle implicitement dialectique du progrès exorcisant les fantasmes destructeurs associés à la contradiction en lui substituant le fantasme d'une épreuve nécessaire dans un processus d'unification inéluctable et continue. Dans la culture contemporaine, le modèle scientifique de la controverse comme état provisoire d'un système qui parviendra inéluctablement à s'unifier est convoqué implicitement comme figure de cette garantie symbolique face à la contradiction.

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

d. Les sciences grises comme pensée sauvage

Il faut d'autre part gérer l'écart entre l'impérieuse requête de scientificité mythique adressée à la caste augurale des savants, et la capacité effective des sciences proprement dites à restaurer la trame symbolique déchirée par les aléas de la pratique sociale. Non que cet écart soit systématique. La plupart des sciences grises incorporent des noyaux parfois très consistants de scientificité. Lorsqu'il s'en trouve, ils sont bien sûr toujours bons à prendre. Simplement, la scientificité est hors d'état de garantir la production d'un Savoir exhaustif et totalement lié. La science n'a que mythiquement la structure d'un Savoir. En tant que chaos auto-organisateur, elle fabrique chaotiquement *des* savoirs qui se fédèrent chaotiquement, et l'impressionnante et toujours croissante cohérence qui en résulte n'en change en rien la nature (pas plus que l'impressionnante organisation que produit l'évolution de la vie n'efface la nature aléatoire de l'évolution).

Mais les pratiques ne peuvent attendre : elles nécessitent *tout de suite* une trame symbolique remplissant sa fonction mythique. Aussi travaillent elles par essence sur le mode de la pensée sauvage comme la théorise Lévi Strauss. *Elles bricolent*^②.¹ C'est-à-dire qu'elles produisent de la liaison en faisant flèche de tout bois ; et tant mieux si dans ce qu'elles trouvent il y a de la science, mais s'il n'y en a pas toute autre pensée fera l'affaire. Il y a là comme une généralisation du merveilleux modèle qui organise les dialogues de Platon. Aussi loin que la dialectique peut travailler, elle travaille : mais au point où elle fait défaut, le mythe vient suppléer. L'ennui est que lorsque le Savoir mythique prend la figure de la science, le mythe ne peut, comme dans Platon, se montrer à visage découvert : il ne peut qu'avancer masqué.

Comme toujours lorsqu'un écart s'avère irréductible, se met en place une chaîne d'appareils sociaux distincts qui le fractionnent suffisamment pour que chaque écart partiel reste dans les limites de l'élasticité tolérable. C'est ainsi que peut s'interpréter la chaîne qui va des sciences "dures" aux sciences "grises" (dont on comprend qu'elles ne peuvent être que "sciences sociales" ou "humaines", car une science des choses qui ne serait qu'approximative n'aurait aucune fonction admissible par la communauté scientifique), puis aux "sciences de champs de pratique".

Ainsi peut se comprendre le maintien des zones grises dans le Saint des Saints. Aux sciences dures d'assurer la fonction de fécondité technique. Aux sciences grises d'assurer la fonction de production de discours d'appui à l'usage des pratiques sociales, via les castes cléricales. Il revient à la conjonction des deux dans les mêmes espaces sociaux d'assurer leur étayage réciproque, en protégeant la solidité du mythe essentiel qui fait bénéficier les secondes des garanties symboliques autorisées par les premières.

¹ A dire vrai la pensée sauvage, c'est la pensée tout court (même la création de science fonctionne de fait sur ce mode) : la pensée scientifique est une police de la pensée sauvage, une discipline seconde

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

II. Une discipline très ordinaire ?

Nous avons maintenant les éléments nécessaires pour tenter de comprendre comment la psychologie universitaire s'est située dans ce paysage. Au point où nous l'avions quittée, elle se partageait toujours entre les deux efforts qui la marquent depuis ses origines : se hisser jusqu'à la dignité des " sciences dures " pour sortir du *no man's land* où elle s'était isolée entre la philosophie dont elle s'était défroquée et la science qu'elle courtisait sans parvenir à s'en faire reconnaître ; et produire le discours d'appui des pratiques de la mésinscription. On aurait pu croire que la généralisation forcée du modèle scientifique d'une part, et d'autre part la multiplication de nouvelles disciplines entrées dans l'université par la brèche qu'elle-même y avait ouverte, contribueraient à l'intégrer en banalisant ce qui faisait sa singularité. Qu'en est-il advenu au cours des dernières décennies ?

A. Une scientificité enfin reconnue

Une fraction importante des universitaires psychologues est restée attelée au premier effort. C'est une incontestable constante depuis les origines de la psychologie universitaire. Cette phalange méritante a longtemps été condamnée à végéter dans les étroites limites que lui imposait sa fidélité militante à un expérimentalisme positiviste quelque peu archaïque — dont on a vu au chapitre intitulé *Esquisse d'une saga les origines idéologiques*. La maigre fécondité de ce cadre conceptuel la maintenait dans les marges ombreuses de la communauté scientifique. Quelques tentatives plus heureuses, mais en fin de compte très localisées s'étaient développées en annexes à d'autres disciplines — linguistique ou éthologie notamment.

Les choses ont changé avec une remarquable rapidité lorsque le courant cognitiviste a traversé l'Atlantique dans les années 80. Le recours massif à deux technologies modernes, élargissant de façon spectaculaire, l'une, l'acquisition des données (l'imagerie par résonance magnétique nucléaire), l'autre, leur traitement (l'informatique), ont autorisé le développement d'une modélisation enfin crédible. Et, cette fois, la reconnaissance de la communauté scientifique globale a suivi.

Très rapidement, ce courant cognitiviste a fédéré et phagocyté les multiples chapelles se recommandant d'une psychologie strictement scientifique. Ce ralliement n'a pas toujours été l'effet d'une conversion intellectuelle désincarnée, mais enfin il n'est pas si rare dans le monde de la recherche universitaire qu'une allégeance sémantique soit la condition impérative de la survie alimentaire. Quoiqu'il en soit (même s'il a produit quelques maranes, on ne voit pas bien ce qui différencie certains travaux cognitivistes de la bonne vieille psychologie expérimentale, ou de la bonne vieille psychopédagogie, par exemple), son effet unificateur fut indéniable.

Et pourtant, la vague cognitiviste échoue visiblement là où avait déjà échoué la psychologie scientifique naissante : à constituer un objet épistémologique propre à la psychologie. Pour autant qu'on puisse en juger du dehors — car ce terroir là n'est pas le mien, même si ses résultats peuvent m'intéresser en amateur au même titre que ceux de la physique, de la biologie ou de l'archéologie — la psychologie s'y fond de plus en plus dans une nébu-

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

leuse des “ sciences cognitives ”, dans laquelle son rôle est relativement secondaire aux côtés des puissantes ramifications de la biologie et de la linguistique qui y ont convergé. Et, corrélativement, il s'en faut de beaucoup que l'effet unificateur se soit étendu à l'ensemble de la psychologie universitaire. Bien au contraire, il semble avoir plutôt radicalisé une fracture culturelle en son sein. Si quelque huron s'aventurait dans le petit monde de ladite psychologie universitaire, il serait sans doute sidéré de l'absence de la moindre langue commune, de la radicale incompréhension réciproque qui sépare ces branches supposées d'une même discipline. En regard, le babélisme des années soixante aurait passé pour une merveille de communauté culturelle.

B. Une “ science grise ” comme les autres ?

Si l'on considère maintenant les secteurs de la psychologie universitaire qui ne sont pas intégrés dans l'appareil des sciences cognitives, on constate qu'ils fonctionnent assez bien dans l'ensemble, sur le modèle des disciplines de la “ zone grise ”. Ils font comme elles fonctionner le glissement métaphorique du concept de scientificité, et la plupart le cumulent avec le glissement métonymique : c'est le cas de la vénérable clinique à fondement psychométrique, qui, après une éclipse postsoixante-huitarde, a repris quelques couleurs ; ce fut également le cas d'une psychopédagogie piagétienne aujourd'hui délaissée, mais qui pendant deux décennies au moins fit figure de doctrine dominante dans la majorité des universités françaises, en corrélation avec d'importants recrutements d'enseignants issus des enseignements primaire et secondaire. C'est enfin le cas de la psychologie sociale expérimentale.

Bref, rien à signaler ? Une discipline comme les autres ? Voire...

III. La psychologie empêtrée

C'est dans d'autres registres que se multiplient les signes d'un statut étrange de la psychologie comme discipline universitaire. Des signes qui sautent aux yeux de l'observateur non prévenu, et dont il est pourtant inimaginable de parler : exactement comme les symptômes des familles à secret — et la fréquence des secrets de famille dans les origines des praticiens se recommandant de la psychologie fait écho à cette observation. Des signes qui se déploient à la fois dans ses rapports avec le reste de l'université, dans son système interne de relation, et dans ses rapports avec sa “ base ” praticienne.

A. L'enfant honteux de l'université

D'abord, la psychologie n'est pas sortie de son isolement. Bien au contraire : elle s'est durablement enkystée au sein de l'université dans la position d'objet du mépris, même si celui-ci semble s'être atténué dans les dernières années du XX^e siècle. Mépris discret, policé, inexprimé, mais assez perceptible pour provoquer en retour une honte latente qui ne trouve à s'exprimer que dans un fantasme obsidional. Les psychologues campent ainsi dans une position de persécuté ombrageux qui renforce leur isolement. Ce qui vient compléter l'image de la famille à

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

secrets : car cette place de persécuté ombrageux fait irrésistiblement penser à celle de l'enfant-problème dans une famille apparemment sans histoires. Et ce n'est pas d'hier que la clinique a appris à le regarder, cet enfant-problème, comme un enfant symptôme, celui qui fait éclater de façon insoutenable la vérité cachée d'une structure, c'est-à-dire la douloureuse et insoluble contradiction autour de quoi s'est organisée son unité même.

Relativisons : ayant traîné trente ans dans la même université, j'ai certes été largement (et longuement...) témoin de ce statut d'objet du mépris, mais sans pouvoir déterminer s'il ne s'agissait pas d'une exception locale, car ce ne sont pas évidemment choses qui se crient sur les toits.

Cette éventuelle relativité dans l'espace se double d'autre part d'une relativité certaine dans le temps : le statut de la psychologie dans l'université ne peut se dissocier de la nécessité qui contraignit, au cours des années 70, à suivre l'explosion démographique, dont, on l'a vu, le point de pression maximale se localisait sur la psychologie. Cette contrainte temporaire, se greffant sur son statut historiquement hybride, eut deux conséquences majeures :

- la concurrence exacerbée entre disciplines pour la création de nouveaux postes provoqua une irritation aiguë contre cette intruse qui s'appuyait sur des hordes de nouveaux étudiants, eux-mêmes plutôt suspects, pour chercher à prendre le pain dans la bouche des disciplines de vieille souche, — et de haute lignée ;
- et la discipline étant loin alors de s'être constituée un vivier spécifique d'enseignants potentiels, ce qui n'est plus vrai aujourd'hui, une importante vague de recrutements sociologiquement hétéroclites, effectués dans l'urgence, introduisit dans le sanctuaire universitaire une population d'enseignants majoritairement très éloignés des normes culturelles de l'université, ce qui eut tôt fait de faire poser sur elle un regard aussi méfiant que discrètement ironique.

Le caractère temporaire d'un état de choses n'implique pas qu'il a été sans conséquences durables. Ici encore nous éclairent les théories contemporaines du chaos : l'on sait qu'un état chaotique — et l'ébranlement des années 70 en produisit incontestablement dans l'université — autorise des singularités locales, en elles-mêmes aléatoires, à se perpétuer en microsystemes relativement durables ; ainsi certaines contingences historiques prennent-elles un poids qu'elles n'auraient jamais eu en apparaissant dans un état de faible entropie. On en rencontrera d'autres exemples. Cette perpétuation de singularités locales peut être jugée sans intérêt... " scientifique ". Pourtant, outre que les sciences " dures " ne dédaignent nullement de les prendre en compte, et parfois s'en délectent avec quelque gourmandise, elles prennent un relief particulier dans les tentatives de théorisation à partir d'une pratique, car c'est en les analysant qu'on peut faire le mieux ressortir ce qui distingue précisément ces tentatives d'une ambition " scientifique ". Nous retrouverons plus loin cette notion essentielle, mais il était nécessaire de la signaler déjà d'une balise.

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

En l'occurrence toutefois, l'explication paraîtrait un peu courte pour rendre compte exhaustivement du faisceau d'indices qui font s'interroger sur une " place à part " de la psychologie dans l'université contemporaine. Il doit y avoir sous roche des raisons plus structurelles.

B. La psychologie n'existe pas

A l'intérieur même de la psychologie universitaire, même au delà de la fracture profonde qui sépare aujourd'hui la psychologie cognitive des autres sous disciplines, les différents discours supposés savants tenus au nom de la psychologie n'ont jamais cessé de se juxtaposer en une tour de Babel où l'on ne parvient même pas à discerner comment ils pourraient bien, à terme envisageable, être susceptibles de s'articuler entre eux, — sauf très localement, et souvent au prix de glissements conceptuels douteux.

Si l'on y regarde de plus près, on constate que l'étrangeté réciproque de ces discours provient de ce qu'ils se sont quasiment tous constitués par emprunts de chaque chapelle disciplinaire à des disciplines connexes reposant sur des fondements épistémologiques hétérogènes : qui de recourir aux modèles de la biologie, qui à ceux de la sociologie, qui à ceux de la psychanalyse, qui à ceux de l'éthologie, qui à ceux de la linguistique...

Bien plus : il y a une impressionnante corrélation entre le degré de scientificité d'un corpus de discours psychologique et l'attraction qu'opèrent sur lui d'autres disciplines (tantôt la biologie classique, tantôt les neurosciences, tantôt la sociologie, tantôt l'ethnologie) ; le constat fait ci-dessus à propos de la psychologie au sein des sciences cognitives peut ainsi se généraliser : comme si, aujourd'hui comme en ses débuts, la psychologie ne pouvait se faire scientifique (même en un sens très élargi), qu'en se laissant annexer par d'autres corpus scientifiques, voire en se dissolvant en eux.

La prégnance des enjeux de pratique et des présupposés idéologiques sous-jacents à la production des sous disciplines de la psychologie, indique assez à quel point ils l'emportent sur l'enjeu de construction d'un discours unifié à visée universelle qui exigerait leur sacrifice. Ainsi la psychologie savante apparaît elle un peu comme ces pays héritiers d'une histoire troublée, où cohabitent conflictuellement des communautés disparates, chacune reliée à travers une frontière à une culture d'appartenance, et n'ayant d'autre lien entre elles — mais ce n'est pas forcément le moins fort — que ce champ de tensions qu'est leur morceau d'histoire commune.

On serait tenté ici de prendre le lecteur en confiance, et de lui dire tout bas ce qui est peut-être bien l'affleurement de ce secret de famille qui nous hante tous et que nous n'osons nommer ; de le lui murmurer en l'adjuvant de n'en rien répéter à personne, parce qu'on ne le croirait pas : LA PSYCHOLOGIE N'EXISTE PAS. Au sens du moins où Foucault contestait l'existence même de " l'homme ". Nul ne peut contester qu'il y ait des psychologues comme nul ne peut contester qu'il y ait des hommes. Mais une si manifeste évidence fait rideau de fumée en interdisant d'interroger la pertinence du nouage de présupposés implicites, de contradictions masquées, d'enjeux

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

partiaux, qui ont constitué et font perdurer l'idée de " la psychologie " ou de " l'homme ". Si, en tout cas, la psychologie existe, ce n'est pas en tant que discipline inscrite dans l'arbre du savoir. On aura compris que cette assertion n'invalide en rien *a priori*. la pertinence d'un très grand nombre d'énoncés, voire de systèmes régionaux d'énoncés, produits et publiés sous l'invocation de la psychologie. La question est dans *ce qui les fait tenir ensemble*.

C. La psychologie n'existe que par la requête sociale qui lui est adressée

Eppur, si mouve : elle tourne pourtant, la psychologie, et même à plein régime. C'est donc bien qu'elle tire son existence d'un autre statut que celui qu'elle revendique pourtant avec acharnement. Puisqu'il est manifeste que l'enjeu proprement académique de sa fondation, lié à un contexte idéologique daté, est aujourd'hui parfaitement obsolète, et qu'il n'a été relayé, on vient de le voir, par aucune autre logique épistémique ni par aucun autre enjeu idéologique interne à l'appareil universitaire, il ne reste plus qu'à chercher du côté de ce qui fut la deuxième racine de sa fondation : l'alliance avec les espaces de pratique auxquels elle fournit leur discours d'appui. Il faut espérer que la première partie de ce chapitre a suffisamment convaincu le lecteur que cette deuxième racine n'a jamais été, elle, plus actuelle qu'aujourd'hui. Incapable de trouver une place qui lui soit propre dans le champ des savoirs authentifiés par la communauté savante, la psychologie ne tire son existence que de la requête qui lui est adressée d'exister par des pratiques qui ne peuvent se passer de s'appuyer sur un discours supposé savant.

L'étayage réciproque que leur promettait leur alliance impliquait un pari initial : celui de développer *effectivement* des corpus de discours savant informant suffisamment les champs de pratique sociale correspondants, et répondant *effectivement* à l'essentiel des requêtes sociales fondant ces champs de pratique. D'autres couples — la biologie et la médecine, l'économie et la pratique politique, — réussirent assez, en leur domaine, ce type de pari, pour qu'il ne soit plus indéfiniment nécessaire de faire reposer leur alliance sur les effets imaginaires d'une postulation purement idéologique. Mais seule une foi scientifique (totalement dépourvue de fondement scientifique) pouvait garantir que le pari était imperdable. Et il se trouve que, ce pari, la psychologie l'a, globalement, et jusqu'à nouvel avis, perdu.

Précisons : elle l'a certes assez gagné pour subsister durablement ; elle ne l'a pas assez gagné pour dispenser l'alliance de ne perdurer qu'en entretenant une imposture dont la honte chronicisée est l'affleurement visible.

Elle l'a gagné en ce qu'elle remplit de façon bien aussi satisfaisante que toute autre la fonction essentielle d'une caste d'augures : elle produit bien assez de discours bricolés brochant bien assez de noyaux de scientificité avérés sur des constructions mythiques bien assez cohérentes avec les requêtes des pratiques de base ; elle se prête bien assez à une réinterprétation de son babélisme en jeu de controverses savantes entre courants, bien que leur étrangeté réciproque soit généralement trop profonde pour que leur contradiction soit problématisable.

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

C'est ailleurs que le pari de l'alliance a été perdu. Sur cet attachement fétichiste à un niveau intenable de scientificité, dont la sanction est un écart gigantesque entre les compétences que le corps social requiert des pratiques de la psychologie, et l'ensemble des données qu'on peut considérer comme assez scientifiquement établies et assez liées entre elles par des modélisations convaincantes pour fonder une " technicité " assurée. Sanction parfaitement prévisible : le modèle des sciences dures " appliquées " en " techniques " n'est jamais capable de s'appliquer à la garantie augurale d'une pratique sociale, sauf localement et par bribes aléatoires. Ce n'est pas de sa scientificité métaphorique que souffre la psychologie — elle partagerait alors ce destin avec tant d'autres ! C'est de ne pouvoir s'en accommoder de la façon dont s'en accommodent les autres.

L'énigme cruciale est alors : puisque l'université a pu accepter et même valoriser les " sciences de champs de pratique ", et que, depuis le tournant de Binet, c'est de fait sur ce patron que s'est structurée la psychologie savante, pourquoi n'a-t-elle pu se reconnaître dans ce modèle, s'obstinant à la fiction d'un domaine épistémologique unifié qui lui serait propre ? ou, dit autrement : que s'attache-t-elle à défendre, avec cette fiction dont d'autres se dispensent assez paisiblement ? Il ne peut s'agir d'une discordance malheureuse, mais contingente, d'une sorte d'accident de l'histoire. C'est en tentant de répondre que nous allons commencer à comprendre la nature du secret de famille : en remontant jusqu'aux racines mêmes du pacte singulier qui s'est conclu implicitement entre praticiens et augures, et auquel la psychologie doit sa naissance, au delà des représentations idéalisées qu'elle s'épuise à fabriquer d'elle-même. Il nous faut repérer le point où ce pacte entre les pratiques de la mésinscription et la psychologie se particularise substantiellement, par rapport au pacte plus général qui lie les pratiques de régulation sociale au sens large aux augures supposés détenteurs du savoir, et qui fonctionne finalement assez bien dans les " sciences grises ".

IV. L'impossible Savoir sur la mésinscription

C'est dans le rapport singulier de la psychologie à la mésinscription que se trouve sans doute la clé de l'énigme. La mésinscription, prise généralement, apparaît comme le résidu final des diverses opérations de restauration de l'ordre symbolique. Elle est ce qui résiste après leur passage, et marque, sinon leur échec, du moins leur limite. Comme le passage à l'acte ou l'événement traumatique (qui n'en sont en fait que des cas particuliers), elle accule à des contorsions pour réinscrire de force dans la trame symbolique ce qui n'y a pas de place et qui n'est pourtant pas refouable puisque sa réalité s'impose à la perception.

De ce fait, les pratiques que j'ai nommées " phylactiques " n'ont pas le même statut que les autres pratiques sociales (au sens large). Assignées à traiter ce qui les fragilise en rendant perceptibles les limites de leur pouvoir, elles en sont stigmatisées de façon indélébile. On a vu plus haut[®], qu'elles n'avaient d'autre ressource que de substituer à l'objet innommable un objet nommable, et qu'elles choisissaient toujours de l'assimiler aux signifiants organisateurs les plus centraux de la culture d'appartenance. C'est ainsi que la mésinscription ne se désigne du coup

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

que par des “ signifiants-balise ”, c’est-à-dire des signifiants qui, par métaphore ou par métonymie, se substituent à d’autres, refoulés, et de ce fait les signalent, comme une balise signale; à fleur d’eau, un corps. invisible parce qu’immergé.

La différence entre ces substitutions et une symbolisation réussie est la même que celle qui en sépare la ruse fétichiste, que nous avons aussi également croisée plus haut ^⑦, et à laquelle elle s’apparente : mettre du “ plein ” illusoire à la place du vide sans réussir à l’exorciser. Elle peut bien avoir la couleur de la symbolisation, en avoir l’odeur et le goût, elle échoue à en assumer la fonction. Ainsi les pratiques phylactiques, malgré la tentative d’assimilation de la mésinscription à des repères familiers, n’échappent jamais à la contamination par la mésinscription qu’elles sont socialement désignées pour réduire. Elles sont à la fois idéalisées et marquées de l’*unheimlich*. Elles restent à la fois sacrées et impures. On retournait jadis, au sotir du four, le pain du bourreau, pour que nul ne risque de le partager avec lui par inadvertance.

Au moins l’assimilation aux repères familiers leur confère-t-elle une protection relative. Comme les protéines constituant la membrane cellulaire, qui ont une extrémité hydrophile tournée vers l’intérieur et une extrémité hydrophobe tournée vers l’extérieur, elles appartiennent à la fois au dedans et au dehors de la communauté sociale telle qu’elle est mise (relativement) en ordre et en paix par ses signes.

On a vu également comment, dès son origine, la psychologie s’était donné ce destin paradoxal de célébrer l’universalité de l’homme par les figures inquiétantes et inclassables qui la mettaient en défaut. Au moins se donnait-elle encore la sécurité de les regarder du dehors. Mais, comme l’on a vu enfin, cette opération d’assimilation a été battue en brèche (ce qui ne veut pas dire abolie), dans la culture néoindustrielle, par le phénomène — inattendu et, sous bénéfique d’inventaire, sans autre exemple connu — d’identification des praticiens au sujet porteur de la mésinscription ; et, après avoir pendant longtemps “ tourné autour ”, la psychologie praticienne a trouvé son identité dans la “ niche ” très particulière qu’est l’oscillation entre cette identification à la mésinscription, avec ses malaises énigmatiques, et la tentative de l’assimiler aux objets connus (alternativement le malade, le sous-doué, la victime de la violence, de l’oppression ou de la privation, etc.). Dès lors, l’équilibre déjà instable entre la face interne et la face externe se trouve rompu. À s’installer dans la position *d’écouter* le sujet mésinscrit, la psychologie s’est trouvée elle-même discipline radicalement mal inscrite, ou mieux, non-inscrite.

La mise en déséquilibre d’un système en un point s’étend de proche en proche. Moins les assignations de la mésinscription à des catégories connues est à même de remplir son (fragile) effet protecteur, plus le recours se déplace vers la garantie du Savoir mythique : et moins, à mesure, les petits arrangements tranquilles des “ sciences grises ” avec les normes de scientificité sont tenables. Si la psychologie s’accroche désespérément à la fiction d’un objet de science unifié qui l’identifierait, et qu’elle postule avec d’autant plus de rigidité qu’il est — et l’on peut ajouter maintenant qu’il est *évidemment*... introuvable, c’est seulement —, j’ai failli écrire “ bêtement ” — parce

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

que la scientificité est la figure moderne du Savoir. Ce qui est ici postulé, derrière la fiction d'une science vraiment scientifique, c'est un Savoir sur la mésinscription que les sociétés contemporaines lui enjoignent de posséder dans la forme qui les caractérise, comme à d'autres étapes étaient requis pour le même usage un Savoir théologique ou un Savoir en forme de rationalité humaniste.

L'originalité n'est pas de ne pas posséder ce Savoir (personne n'en a jamais possédé aucun) : c'est qu'il lui manque en outre un *équivalent à exhiber en lieu et place*. Comme si la psychologie était venue au monde dans l'étrange mouvement qui fait que les sociétés néoindustrielles se permettent *d'entrevoir* (car le *voir* est sans doute impossible), que, comme le roi, la mésinscription est nue. C'est là que le pari a été perdu.

Ainsi l'on comprend qu'il n'y a vraiment rien d'accidentel si l'alliance entre la caste cléricale des pratiques phylactiques, et la caste augurale de la psychologie universitaire, ne peut ni se dénouer ni se nouer, et si donc il ne lui reste pour subsister que la mauvaise foi et l'imposture. Enfant symptôme de l'appareil de régulation sociale des sociétés néoindustrielles, la psychologie est le point où menace de se révéler le secret dont se sont, tant bien que mal, arrangés tous les autres membres de la famille.

V. Les enfants symptômes de l'enfant symptôme

A l'intérieur même de la psychologie, comme dans les figures fractales, on voit se répéter le même processus. Les contradictions incontinables s'y condensent en deux zones dont il a été question tout au long de ce livre : la fonction de reproduction sociale — la formation, si l'on veut —, et la psychologie clinique.

A. *La reproduction sociale et le conflit de structure narcissique*

La question de la reproduction sociale se joue aux deux niveaux emboîtés : la reproduction du même (celle des universitaires psychologues en tant que caste augurale), et la reproduction de l'autre (celle des pratiques non universitaires dont l'université assure ou contribue à assurer la formation). Et, à ce deuxième niveau, s'impose une deuxième dichotomie : la reproduction des psychologues de métier et la reproduction des autres pratiques sociales qui se désignent la psychologie comme discours d'appui. Emboîtés, les deux niveaux le sont en ce que les processus de reproduction de la caste augurale sont un déterminant essentiel de la façon dont elle-même travaille à reproduire les autres pratiques.

Les disciplines supposées savantes adossées à des terrains de pratique recrutent selon deux filières bien distinctes, même si elles utilisent les mêmes canaux institutionnels : celle, traditionnelle, qui continue à récupérer

^a Ce concept, proposé par Kardiner s'applique toujours usuellement aux cultures globales décrites par l'anthropologie. Mais il peut légitimement s'étendre, comme ici, aux sous-cultures, notamment mais pas seulement professionnelles, en lesquelles les sociétés modernes se ramifient sur un modèle quasi-fractal.

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

après un temps de pratique extra-universitaire plus ou moins long, des professionnels ayant mené solitairement la préparation d'une thèse ; et celle, propre à la recherche scientifique, et récemment juxtaposée à la première, qui constitue dès la sortie du second cycle un vivier de doctorants sans autre statut social que celui d'apprentis chercheurs.

Dans la plupart des disciplines concernées, cette dualité ne semble pas faire de difficulté majeure. Les deux populations paraissent en général fusionner sans difficulté, le rapport à leur objet n'étant que subsidiairement affecté par leur différence d'inscription sociale pendant la phase de reproduction. Pour la psychologie (au moins), les choses sont plus complexes.

La reproduction par vivier de jeunes doctorants, même si elle tend à s'élargir lentement, reste confinée aux secteurs qui revendiquent leur appartenance aux sciences "dures" et qui de ce fait copient intégralement les us et coutumes de la communauté scientifique. Pour les enseignants recrutés selon cette filière, la recherche dans leur spécialité détermine clairement leur identité ; la psychologie en général n'est guère plus que le "genre prochain" de cette spécialité, et le cadre institutionnel dans lequel celle-ci se trouve logée. L'enseignement est, au mieux, l'objet d'un intérêt supplémentaire, mais latéral, au pis, une simple obligation contractuelle dont on s'acquitte loyalement tout en pestant souvent contre le temps qu'elle vole à la recherche. Quant au lien avec les pratiques des psychologues, c'est en général une question qui ne se pose que dans des stratégies pour obtenir les habilitations à des diplômes, notamment de 3e cycle, qui sont indirectement pourvoyeuses de moyens pour la recherche : et elle se limite alors à de simples effets rhétoriques dans des dossiers d'agrément. Tout cela est parfaitement conforme à l'ordinaire d'une discipline universitaire "scientifique".

Les enseignants recrutés parmi les praticiens demeurent les plus nombreux. Là encore, rien de tout à fait exceptionnel. Ce qui distingue la psychologie a trait à la "personnalité de base^a", et en particulier à un vif conflit entre les deux modes d'organisation narcissique qui nous ont retenus plus haut. En tant que provenant de la "nébuleuse psy", et plus particulièrement depuis la fin des années 70, de la profession de psychologue elle-même, ils se sont constitué une identité professionnelle fortement marquée par la position identitaire^④. En tant qu'universitaires, — et en tant qu'ils se sont sélectionnés par le désir d'être universitaires, — c'est évidemment le narcissisme phallique qui prime. Ce conflit d'identité interfère directement avec les autres processus de reproduction sociale, et se combine avec la question de la "reproduction du même" ou de la "reproduction de l'autre"^⑤.

Cette contradiction est doublement soulignée par une autre caractéristique de la psychologie universitaire : la proportion exceptionnelle, à tous les niveaux, d'enseignants vacataires dont l'écrasante majorité est constituée de psychologues praticiens — la majorité de cette majorité suivant ou ayant suivi le cursus doctoral. Doublement, parce que cette proportion n'est pas due, comme dans la plupart des autres disciplines, qu'au déficit en enseignants titulaires : elle traduit la force du lien entre les universitaires psychologues et les terrains de pratique ; et parce

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

qu'en retour elle l'amplifie, puisque cette population de vacataires est traversée de façon encore plus vive que les titulaires par le conflit identitaire.

À une extrémité, lorsque prédomine le narcissisme phallique et avec lui l'investissement de la recherche, avec son cortège de traductions concrètes (la course aux publications, la course d'obstacles de la carrière universitaire), l'objet de prédilection est la reproduction des chercheurs en psychologie : l'étudiant ne commence à être intéressant qu'en maîtrise, à cause de sa note de recherche, et il est soumis pour celle-ci aux exigences formelles que l'enseignant a dû lui-même respecter dans le rituel initiatique de la thèse. En fait, l'étudiant n'est pleinement investi qu'en école doctorale. On est purement dans la reproduction du même.

À l'autre extrémité, lorsque prédominent la position identitaire et l'habitus du psychologue, on trouve un investissement massif, exceptionnel dans l'université contemporaine, de la formation dans toutes ses variantes, qu'elle soit reproduction du même ou de l'autre. On le voit à l'œuvre notamment dans le premier cycle, où chacun sait que la majorité des étudiants s'orientera vers un éventail très large de pratiques sociales, et auprès des étudiants déjà engagés dans la vie professionnelle depuis longtemps et qui reviennent à l'université, mais minoritairement dans l'intention (au moins initiale) de devenir psychologues. Ces deux fonctions latérales du passage par l'université, en marge de sa fonction reproductrice essentielle qui concerne des filières linéaires, sont représentées parmi les étudiants en psychologie dans des proportions qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans l'université.

Cet investissement de la formation par les psychologues est d'essence fort différente de l'investissement proprement pédagogique, même si la pédagogie est constamment invoquée. Ou alors c'est dans la version fortement infléchie de la pédagogie qui s'est élaborée autour de la formation d'adultes, particulièrement autour des publics dits " en difficulté ", dont les psychologues n'ont pas peu contribué à modeler la doctrine. Tout ce qui, dans le livre dont est extrait ce texte, travaille autour de la question " enseigner ou former ? ", dénote ce déplacement d'enjeu, : car " former ", c'est en fait ici retrouver la posture du psychologue dans le rapport à l'étudiant. Peu importe alors le parcours dans lequel celui-ci est pris : la " reproduction du même " et la " reproduction de l'autre " sont ici équivalentes, puisque, dans la position identitaire, l'autre est toujours le même.

Bien entendu, ces positions extrêmes ne se rencontrent qu'exceptionnellement. Entre les deux, on trouve toute la gamme des compromis. On n'en retiendra ici que le plus stable, et par conséquent le plus répandu : celui qui privilégie la reproduction du métier de psychologue, tout en maximisant dans celle-ci la part commune avec la reproduction du chercheur. Ce compromis n'abolit pas pour autant la contradiction. Il la concentre tout au plus. Car multiples sont les indices de sa persistance plus ou moins souterraine.

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

Ainsi a-t-elle affleuré en 1985 lors du débat sur la définition du titre de psychologue : selon la lettre des textes, les titulaires d'un DEA étaient psychologues au même titre que les titulaires d'un DESS... Derrière cette question juridique s'en profilait une autre, bien irritante : un bon discoureur en psychologie est-il nécessairement un psychologue ? la difficulté a été plus épineuse encore lorsque les commissions chargées d'autoriser l'usage du titre de psychologue aux praticiens les plus anciens, non titulaires des diplômes qui la confèrent automatiquement, se sont trouvées devant des dossiers d'enseignants en psychologie sans pratique de terrain convaincante.

La même contradiction revient périodiquement dans les commissions de spécialistes^b (c'est-à-dire l'échelon local de la procédure de recrutement des enseignants-chercheurs) autour de candidats docteurs en psychologie, qui ne sont titulaires ni d'un diplôme de second cycle en psychologie ni, *a fortiori*, d'un DESS : “ ils sont bien psychologues puisque leurs travaux traitent de psychologie ” disent les uns. “ Cela ne suffit pas à faire un psychologue ” disent les autres.

La question revient enfin dans les rapports difficiles et ambivalents entre les praticiens et les universitaires, par exemple autour des dossiers d'admission en DESS^c, ou autour des stages. Certes, le conflit entre terrains de pratiques et espaces d'enseignement n'est vraiment pas un monopole de la psychologie. Mais il ne se joue pas toujours autour des mêmes thématiques. Il devient particulièrement aigu, et donc particulièrement lisible, tel qu'il est introjecté chez les psychologues praticiens débutants, lorsqu'ils n'ont pas eu d'autres inscriptions professionnelles antérieures : leurs premières années d'exercice sont souvent des années d'acmé dans la crise identitaire, lorsqu'ils découvrent que l'identification à leurs maîtres leur est, dans la pratique, d'un médiocre usage, au point que certains en arrivent à dépenser plus d'énergie à marquer que leur métier n'est pas ce qu'un vain peuple pense... qu'à l'exercer.

B. la psychologie clinique et le conflit de structure épistémologique

1. Le maillon manquant dans la chaîne de cryptage

L'autre point de concentration maximale des tensions est la psychologie clinique. Il faut entendre par là l'espace de production de discours savant ainsi dénommé, car la pratique clinique, elle, ne saurait être traitée comme une partie de la pratique des psychologues : mis à part le champ de la psychologie du travail, et quelques espaces de pratique marginaux, elle se confond purement et simplement avec elle ; psychologue praticien et psychologue clinicien sont devenus à peu de choses près synonymes. , la “ sous-discipline ” éponyme n'est bien qu'un secteur, et même un secteur très minoritaire de la psychologie universitaire.

^b Aujourd'hui remplacées par les Comités de sélection

^c Les DESS sont l'ancien nom des masters 2 professionnels, et les DEA des masters 2 de recherche

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

Si la psychologie en général est, au sein de l'université en tant que dépositaire symbolique du Savoir, le représentant troublant du non-symbolisable, la psychologie clinique occupe la même place à l'intérieur de la psychologie. En effet, les autres sous-disciplines de la psychologie disposent toutes de procédés (expériences ou enquêtes), permettant la constitution d'un corpus de données ne provenant pas de la pratique, et pouvant servir de support à la constitution du discours d'appui à cette dernière. Ou plutôt *des* discours d'appui : car ceux-ci sont, au pluriel, des ensembles discursifs suffisamment organisés localement pour être présumés être les représentants accessibles d'un Savoir mis hors d'atteinte, tandis que leur concurrence (voire leur guerre), inconsciemment et donc habilement mise en scène, permet aux pratiques – en jonglant entre langues de bois attestant l'allégeance à une obéissance, et sabirs faits d'emprunts éclectiques aux uns et aux autres – de couvrir d'une référence au Savoir leur impuissance à restaurer efficacement la trame symbolique.

Ces discours d'appui tirent leur substance des pratiques, mais doivent leur être retournés comme des savoirs exogènes, sur le modèle du discours scientifique proposé à l'application technique. Cela suppose un masquage dont ces procédés sont le principal outil. Or par définition, la psychologie clinique se caractérise par leur complète indisponibilité. Il n'y a d'autre corpus clinique que ceux qui sont fournis directement par la pratique.

Dès lors que le Savoir doit être paré des stigmates de la scientificité pour remplir sa fonction mythique, ce maillon manquant suffit à rompre la chaîne fragile qui, remontant des tentatives lacunaires, chaotiques, discordantes de mise en sens qui font la langue commune des pratiques, permet de les leur retourner en l'autre sens sous une forme qui en dissimule l'origine.

De ce fait, la psychologie clinique réitère donc au sein de la psychologie l'oscillation entre la position de persécuté ombrageux, et une identification formelle aux modèles épistémiques et rhétoriques de l'université, — dont le porte-à-faux est élevé à l'extrême, faute non seulement d'un support réel, mais même du moindre support en trompe l'œil qui serait *a minima* congruent à ces modèles. Un étage plus bas, la psychologie clinique retrouve ce qui fut la malédiction originaires de la psychologie scientifique : constituer en enjeu vital la reconnaissance par un objet idéal profondément étranger à son essence, et s'épuiser à le copier.

Mais alors on peut se reposer pour elle les mêmes questions que pour la psychologie à l'intérieur de l'université ? pourquoi la psychologie clinique dans la psychologie ? Question qui se décompose en deux autres : de quoi est faite cette “ essence étrangère ” ? et quelle fonction souterraine la fait perdurer malgré cette posture inconfortable ?

2. Psychologie clinique et psychanalyse

On se souvient de son origine : le “ compromis historique ” lié à la conversion de Lagache à la psychanalyse. Ce fut d'abord un événement qui ne prenait sens que dans le microcosme philosophique. Il n'avait rien d'ex-

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

traordinaire, la philosophie a toujours su réincorporer dans son champ, avec un délai plus ou moins long, tous les grands mouvements de la pensée occidentale. Mais, bien au delà, ce compromis inaugurerait en fait deux mouvements disjoints qui se sont l'un et l'autre épanouis dans les décennies 60 et 70, et dont le contrepoint ne fut pas toujours harmonieux :

- l'émergence, dans les pratiques, des formes contemporaines du " point de vue psy ", telles qu'on les a analysées plus haut, pour lequel la psychanalyse offrait le meilleur paradigme sur le marché des discours savants disponibles ;
- et un ensemble de mutations dans la *weltanschauung*, la " vision du monde " structurant à cœur la société globale, qui dans le même temps faisait migrer la pensée psychanalytique du statut de pensée sulfureuse, inquiétante autant qu'attirante et par là confinée à la marge, vers le statut de pilier essentiel de la pensée savante.

a. Gérer le versant exotérique du paradigme psychanalytique

Par rapport au premier de ces mouvements, la psychologie clinique a comblé une triple lacune qui interdisait à l'appareil social de la psychanalyse de remplir complètement la fonction augurale pour laquelle elle était dès lors sollicitée :

- si les sociétés de psychanalyse géraient parfaitement le versant ésotérique du discours augural, elles peinaient (malgré l'existence d'une importante littérature de vulgarisation psychanalytique), à gérer son versant exotérique, ou plus précisément la couche intermédiaire entre ésotérisme et exotérisme, celle qui permet aux castes cléricales de prendre appui sur la caste augurale ;
- leur caractère " privé " n'offrait pas la garantie mythique de lien au Savoir, dont l'université est dans notre société dépositaire attitrée ;
- corrélativement, aucune n'offrait l'espace de pluralité symbolique, ce cadre unifié, conteneur supposé de la controverse savante entre noyaux structurés de savoir, qui s'est révélé plus haut l'outil essentiel de neutralisation de la contradiction entre d'une part l'unité et l'unicité postulées du Savoir, et d'autre part l'impuissance à montrer cette unité et cette unicité en acte.

À cet égard, il était essentiel qu'aucune école, à l'intérieur de la psychanalyse ou dans la nébuleuse de mouvances qui se sont construites contre elles, mais constamment en référence à elle, n'apparaisse propriétaire exclusive de la psychologie clinique — ce qui n'interdisait pas pour autant les âpres luttes pour la maîtrise de la frontière symbolique entre ce qui était recevable dans le Saint des Saints universitaire, et ce qui devait en être rejeté comme charlatanisme. Au demeurant, pour la psychologie clinique comme pour l'ensemble des " sciences grises ", l'issue variable de ces luttes selon les terroirs permet de reconstituer dans le réseau des universités autonomes, sous forme d'un atlas des allégeances dominantes, cet espace de pluralisme parfois mis à mal au niveau local.

b. *Sous l'auvent d'un appareil théorique reconnu*

Par rapport au second mouvement, au contraire, la psychologie clinique fut d'abord, en France, l'un des repoussoirs désignés. Si la psychologie tient dans l'intelligentsia la place désignée de l'objet du mépris, la psycholo-

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

gie clinique y était à la fin des années 50 l'objet d'un mépris superlatif. Ce second mouvement est en effet indissociable du rôle central qu'y ont joué les ébranlements successifs issus des avatars de la trajectoire de Lacan. Or, malgré le ralliement de Lagache à Lacan lors du congrès de Rome, la puissante alliance nouée au cours des années 60 entre ce dernier et l'intelligentsia, dans l'horizon du mouvement qu'il est convenu de nommer structuraliste, s'accordait à renvoyer la psychologie clinique (et la psychologie en général...) dans les mêmes poubelles que l'"*I'egopsychology*" américaine. Et c'est dans la lignée lacanienne, en y incluant les dissidences successives, qu'une importante fournée de philosophes (et non des moindres) se convertit à la psychanalyse. C'est dans ce contexte qu'à l'été 68 se créa, à la faculté de Vincennes, vitrine éblouissante de la modernité de l'époque, un département de psychanalyse qui ne voulait rien avoir à voir avec la psychologie, laquelle d'ailleurs le lui rendait bien.

Ce ne fut qu'un épisode : malgré la qualité exceptionnelle de ses promoteurs, ce département, qui subsiste toujours au sein de l'université Paris VIII, resta seul de son espèce, et le fait n'a rien d'un accident de l'histoire. Il démontre que la psychanalyse *ès qualités* n'avait pas de place dans la configuration d'équilibre de l'université française, ou plutôt qu'elle n'avait de place que comme doctrine de référence de certains courants au sein d'autres disciplines, notamment la philosophie, la linguistique, et la littérature. Et, quand même, la psychologie clinique : car finalement, loin des coups d'éclat médiatiques et presque honteusement, c'est à tout prendre sous sa bannière qu'au fil des années se fédérèrent de nouveau l'ensemble des universitaires ayant une pratique de la psychanalyse, quelle qu'en soit l'obédience, et même si c'était, pour certains, faute de mieux.

Elle y avait bien une place, mais seulement, et c'est une figure que nous avons déjà rencontrée, comme singularité héritée d'un moment chaotique. Sa subsistance au fil des décennies ultérieures n'est pas dépourvue de sens pour autant. Cette tranche d'histoire ne resta pas sans effet à long terme, et, là encore, rend visible au grand jour une vérité souterraine. Elle dénote la radicale différence qui s'instaure dans l'usage social de la référence analytique selon qu'elle est connotée comme savoir sur l'inconscient ou comme rapport à la souffrance psychique. Elle peut dans le premier cas évoluer avec aisance au premier plan des discours de référence de l'intelligentsia. L'ennui est alors que le savoir sur l'inconscient est comme Antée, ce géant de la mythologie qui perdait ses forces dès qu'il décollait de terre : séparé de la pratique de la cure, il ratiocine et s'étiole. Et la cure renvoie inexorablement à la souffrance psychique, qui n'a pas d'autre place dans le discours public contemporain que comme signifiant-balise de la mésinscription.

C'est pourtant, sans doute, cette disponibilité d'un appareil théorique ayant abondamment prouvé sa recevabilité dans la communauté savante, qui explique que la psychologie clinique se soit maintenue comme champ de discours universitaire, bien qu'elle soit démunie d'un corpus de données exogènes à la pratique. Sa crédibilité tient tout entière dans celle de cet appareil théorique — même si, sous son auvent, peuvent, et même, on l'a vu, doivent, se déplier toute une variété de discours en concurrence.

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

La contrepartie de cet auvent protecteur est l'importation intégrale dans la psychologie clinique d'un conflit épistémologique sous-jacent depuis les origines mêmes de la psychanalyse, amplifié depuis les années 60 par l'effet de séduction réciproque entre la psychanalyse et l'*intelligentsia*, et porté à son comble, pour la psychologie clinique, par la nécessité de s'identifier aux modèles universitaires : conflit marqué par une particularité qui est en soi vertu, mais qui produit secondairement une dangereuse illusion. Car la psychanalyse est l'unique exemple subsistant dans la culture contemporaine d'une théorie à partir de la pratique ayant réussi à sécréter un corpus de discours savant suffisamment englobant et cohérent pour pouvoir prendre les apparences d'un savoir constitué. C'est précisément ce qui permet à la psychologie clinique de s'abriter derrière sa caution savante. Mais lorsque nous remarquons qu'elle perd ses forces dès lors qu'on la sépare de son terreau nourricier — l'espace de la cure — nous touchons du doigt le fait que cette apparence de savoir constitué ne changeait rien à ce qui l'institue dans son essence même.

Cette contradiction s'exaspère dans la psychologie clinique : elle se déploie exclusivement dans un espace social dont les deux fonctions — l'enseignement et la publication — se retrouvent — sur ce seul point — unies par une forme discursive qui, alors qu'elle ne peut, comme on l'a vu, afficher d'autre source que la pratique clinique, ne laisse aucune place à la théorisation comme processus d'élaboration d'une pratique singulière (sauf évidemment à le laisser deviner en amont. Réduite à " sortir le lapin du chapeau " faute de pouvoir déplier dans la forme du discours savant le processus dont celui-ci émerge, elle est tendue en permanence entre deux mouvements contradictoires, celui qui privilégie la conformité de son propos aux canons de la rhétorique universitaire, notamment en le centrant sur la référence érudite à la bibliographie, et celui qui cherche à l'infléchir vers une forme évocatoire plus transparente au processus qui le produit en amont.

Ainsi, la psychologie clinique, représentante dans la psychologie universitaire de la pratique psychologique, porte-t-elle à son point extrême la cohabitation forcée et impossible, entre la structure du discours exigible pour toute appartenance à la caste universitaire comme caste augurale, et celle qu'impose toute tentative pour penser une pratique en général, et *a fortiori*, une pratique de la mésinscription.

Références des autres textes de l'auteur auxquels il est fait renvoi dans les commentaires.

① *La formation en psychologie. Filiation bâtarde, transmission troublée*, P. MERCADER ET A.-N. HENRI (dir.), Lyon, PUL 2004

② Le Darwinien contre l'Ingénieur, et le Bricoleur en arbitre <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/epistemologie/>

③ *Psychologie, mésinscription et position identitaire : la psychologie dans la nébuleuse des pratiques nouvelles* in *la Formation en Psychologie, filiation bâtarde, transmission troublée* *op.cit.* p. 205

ou URL : <https://anhenri.fr/category/pratiques/la-psychologie-dialectique-des-pratiques-et-du-discours-savant>

Téléchargé sur le site <https://anhenri.fr>
des tiers.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce texte à

Traces : Les textes d'Alain-Noël HENRI en ligne

④ *Psychologie, mésinscription et position identitaire : la psychologie dans la nébuleuse des pratiques nouvelles* in *la Formation en Psychologie, filiation bâtarde, transmission troublée* op.cit. p.p. 226sq

ou <https://anhenri.fr/classement-thematique/pratiques/la-psychologie-dialectique-des-pratiques-et-du-discours-savant/>

⑤ *L les effets sur la " personnalité de base universitaire "*, in *la Formation en Psychologie, filiation bâtarde, transmission troublée* op.cit. , pp. 245 et 246

ou URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/espaces-de-pratique/universite/>

⑥ *Les secret de famille et l'enfant improbable* in *la Formation en Psychologie, filiation bâtarde, transmission troublée* op.cit. p. 2n *la Formation en Psychologie, filiation bâtarde, transmission troublée* op.cit. p. 199

ou *Théoriser à partir de la Pratique* , URL <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/theorie-ideologie-pratique>

⑦ *Les aménagements à dominante narcissique* , in *la Formation en Psychologie, filiation bâtarde, transmission troublée* op.cit. p. 232

ou *Psychologie, mésinscription et position identitaire : la psychologie dans la nébuleuse des pratiques nouvelles*

URL <https://anhenri.fr/category/pratiques/la-psychologie-dialectique-des-pratiques-et-du-discours-savant>